



LIVRET DES PAROLES

- | | | |
|-----|-----------------------------|------|
| 01. | Le retour | 4'07 |
| 02. | Petite fille aux yeux noirs | 4'03 |
| 03. | Un vivier sans eau | 5'48 |
| 04. | Venu de nulle part | 4'10 |
| 05. | Nos fautes | 3'08 |
| 06. | J'étais de repos | 5'49 |
| 07. | Pleure pas petit bout | 3'43 |
| 08. | C'est pas facile | 8'23 |
| 09. | L'homme escargot | 4'44 |
| 10. | Je suis parti | 4'54 |
| 11. | Souvenez-vous de nous | 5'18 |
| 12. | Nés pour cavalier | 3'48 |

© & © DIACONIE DE LA BEAUTE ET MAGDALA 2018. Tous droits du producteur de l'œuvre phonographique et du propriétaire de l'œuvre enregistrée réservés. Sauf autorisation, la duplication, la location, le prêt ou l'utilisation de ce disque pour exécution publique et radiodiffusion sont interdits.

~ 1 ~

LE RETOUR

Et puis la neige tombe,
Au bout de ton jardin,
Où repose la tombe
De tes anciens copains.

La neige fine tombe,
Sur nos anciens demains,
Où nos rêves succombent,
Comme de tristes refrains.

Et moi, je te revois
Quand tu me tendais les bras,
Tu avais peur tout bas,
De ce que tu avais devant toi.

Dans le chemin de terre,
Que l'on prenait tous les deux,
Se trouve une prière,
Un goût de merveilleux.

La maison a vieilli,
Ses couleurs ont pâli,
Ses yeux restent sans vie,
La vie n'est plus ici.

Et moi, je te revois
Quand tu me tendais les bras,
Tu avais peur tout bas,
De ce que tu avais devant toi.

Et le chien vient me voir,
Les questions dans le regard,
Son amour par devant,
Comme quand nous étions enfants.

Longtemps je suis parti,

Et je reviens aujourd'hui,
Et je revois ma vie,
Mais toi, tu n'es plus ici.

De sa céleste demeure,
Son bras s'étend vers moi,
Ma mère sourit à cette heure,
Tu penses encore à moi.

Je n'ai plus qu'à partir,
Encore une fois m'enfuir,
Tendre un dernier sourire,
D'un triste souvenir.

Le chien qui me regarde,
Sa question qui s'attarde,
Pourquoi tant retarder,
Le moment de vérité.

Longtemps je suis parti,
Et je reviens aujourd'hui,
Et je revois ma vie,
Mais toi, tu n'es plus ici.

Et je revois ma vie,
Mais toi, tu n'es plus ici.

Stéphane ORSONI :

« Au début, j'ai écouté une chanson de Bob Dylan qui m'a fait penser à une maison avec une vieille cour et un chien. Cela m'a fait penser à une maison que j'avais vue il y a longtemps. J'avais un voisin qui chantait « Oh Mamy Blue ». J'ai pensé à quelqu'un qui venait dans une maison pour retrouver quelqu'un qui n'est plus là. »

~ 2 ~

PETITE FILLE AUX YEUX NOIRS

Faudrait pas qu'elle parte trop vite,
Les rues sont pleines de tireurs d'élite.

J'aurais pu rester le bienheureux,
L'homme qui toujours ferme les yeux,
Ne pensant qu'à son film à la télé,
Son feuilleton tous les jours regarder.

J'aurais pu rester dans mon coin,
Fermer les yeux sur mon quotidien,
Bien éviter tous les voisins,
Ne parler à personne, sauf à mon chien.

Mais elle, ce n'est rien
Visage vu sur écran de satin,
Petite fille aux yeux noirs
Avait la couleur de l'espoir.

Elle, ce n'est rien
Mains tendues, avenir incertain.
Il faudrait pas qu'elle parte trop vite
Les rues sont pleines de tireurs d'élite.

J'ai du mal à me lever ce matin,
Trop chaud chez moi, on y dort pas bien.
Y a ceux d'en bas, mais eux, on s'en fout
Ceux qui ont froid, c'est eux, c'est pas nous !

J'me sens tout beau, costume nouveau,
Je vais sortir, merci météo !
Y a des gens qui meurent à la télé,
C'est un malheur, j'leur ferai un procès !

Elle, ce n'est rien,
Visage vu sur écran de satin.
La petite fille aux yeux noirs,
Avait la couleur de l'espoir.

Elle, ce n'est rien
Mains tendues, avenir incertain,

Faut bien que j'me rende à l'évidence,
Cette enfant-là et si c'était mon enfance,
Courir et éviter les balles perdues,
Garder, garder ce qu'on déteste le plus.

J'vais pas me cacher, j'vais pas pleurer,
J'voudrais pouvoir tout recommencer,
Pouvoir la prendre dans mes bras,
Et l'emmener loin de là-bas.

Oh, elle, ce n'est rien
Visage vu sur écran de satin,
La petite fille aux yeux noirs,
Avait la couleur de l'espoir

Oh, elle, ce n'est rien,
Mains tendues, avenir incertain,
Il faudrait pas qu'elle parte trop vite,
Les rues sont pleines de tireurs d'élite.

Stéphane ORSONI :

« C'est l'histoire de Sarajevo, quand les soldats français ont reçu l'ordre de partir de Sarajevo. On voyait à la télé une femme avec sa petite fille à côté : elle était terrorisée. Cette chanson, c'est aussi cette histoire de cette petite fille qui courait dans les rues de Beyrouth. C'est là que j'ai sorti la phrase : les rues sont pleines de tireurs d'élite. Ce sont les mêmes images qui me reviennent (Sarajevo, Beyrouth). »

UN VIVIER SANS EAU

J'ai franchi des murs sur le chemin de ton futur
A coup de poings, à coup de sang, frapper aux portes des géants.
J'en ai franchi des frontières sur des montagnes, des rivières,
Et je me suis cassé les mains aux quatre coins de l'univers.

Tu es comme un vivier sans eau, tu es comme un très lourd fardeau.

Je finirai par le trouver le pays où l'on n'arrive jamais.

Au-delà des collines, au-delà des forêts,
Au-delà des glycines, je te retrouverai.
Suivant le vol des cygnes, suivant les vols d'été,
Comme une droite ligne, je te retrouverai.

Et j'ai franchi des pays qui courent vers l'infini,
A trop regarder vers les cieux, j'ai failli m'y brûler les yeux.
J'ai été voir l'univers en suivant le chemin des airs.
Avec du soleil plein les yeux, j'ai même frôlé les dieux.

Tu es comme un vivier sans eau, tu es comme un très lourd fardeau.

Je finirai par le trouver le pays où l'on n'arrive jamais.

Au-delà de tous ces murs où l'hiver est si dur
Sur les chemins de pierres qui vont vers l'univers.
Au-delà des montagnes où tout le temps se gagne,
De la terre retournée, je te retrouverai.

J'ai croisé l'ange de la mort à la recherche d'un nouveau port
Il voulait vraiment s'arrêter et la faucheuse était rangée
A passer ma vie à marcher, à courir pour te retrouver,
Je me suis perdu en chemin et je n'ai plus de lendemains.

Tu es comme un vivier sans eau, tu es comme un très lourd fardeau.

Je finirai par le trouver le pays où l'on n'arrive jamais.

Au-delà des collines, au-delà des forêts,
Au-delà des glycines, je te retrouverai.
Suivant le vol des cygnes, suivant les vols d'été,
Comme une droite ligne, je te retrouverai.

Stéphane ORSONI :

*« C'est une vieille chanson. J'étais en Ardèche, dans un meublé.
J'ai écrit 2 chansons, celle-ci et une autre, par rapport à un
bouquin « Le pays où on n'arrive jamais ». Il m'a percuté. »*

VENU DE NULLE PART

Je suis venu de nulle part,
Assis sur le banc d'une gare,
Je cherche un petit coup à boire
Et je replonge dans le brouillard
Je suis venu de nulle part,
Marchant sur le quai d'une gare
Je fais la manche et je repars,
Faut que j'trouve à dormir ce soir.

J'ai pour toute maison, quatre murs en carton,
Au coin de votre rue, que vous ne voyez plus.
J'ai pour tout horizon, les murs de vos prisons,
J'y vais par habitude, appelez-moi solitude.
Je ne suis pas assez malin,
Pour me construire un demain.
Ça prête pas à sourire de ne pas avoir d'avenir.
Je bois tant de bouteilles, jetées à la poubelle,
Avec mes souvenirs, mes envies d'en finir.

**Je suis venu de nulle part,
Assis sur le banc d'une gare.
Je cherche un petit coup à boire,
Et je regarde dans le brouillard,
Je suis venu de nulle part,
Marchant sur le quai d'une gare
Je fais la manche et je repars,
Faut que j'trouve à dormir ce soir.**

Au sortir de la nuit, je traîne mon ennui,
Je m'invente une vie,
De mon dégoût d'être ici.
Je réinvente mon histoire,
Celle d'un solide gaillard :
J'ai fait la guerre, moi monsieur,
Pas dans votre milieu.

J'ai oublié le superflu à force de vivre à la rue,
Toutes ces années passées à perdre même ma fierté
C'est pas la faute à pas d'chance
Si mon âme est en partance,
Si j'suis toujours en transhumance
Sur les routes de France.

Je suis venu de nulle part,
Assis sur le banc d'une gare.

Je cherche un petit coup à boire,
Et je replonge dans le brouillard,
Je suis venu de nulle part,
Marchant sur le quai d'une gare
Je fais la manche et je repars,
Faut que j'trouve à dormir ce soir.

Quand une âme charitable,
M'offre un coin d'une table
Je suis gêné, je la regarde,
Je m'assois et je m'attarde.

Alors quand il s'en est allé,
Je me prends à espérer,
Y a peut-être un tas de gens comme ça,
Qui voudrait faire quelque chose pour moi.

Si je n'avais pas sans cesse cette peur qui ne cesse,
De me pousser dans les coins, pour éviter le citoyen.

Surtout ne m'en voulez pas,
Surtout ne me jugez pas,
Si vous étiez dans mes godasses,
Que feriez-vous à ma place ?

**Je suis venu de nulle part,
Je suis venu de nulle part,
Je suis venu de nulle part,
Je suis venu de nulle part.**

~ 5 ~
NOS FAUTES

Quand nous aurons payé nos fautes,
Nous marcherons la tête haute,
Notre avenir vers l'horizon,
Celui que nous nous choisirons.

Nous pourrons traverser les villes,
Peuplées de ces humains serviles,
Il n'y aura plus de gardes, d'escortes,
Personne pour fermer les portes.

Les routes seront dégagées,
Qui filent tout droit vers l'été,
Droit vers ses montagnes, oublié
Le berceau de l'humanité.

On entendra plus que nos bottes,
Et toutes ces chansons qui trottent
Dans notre tête et dans nos âmes,
Qui ne sont que nos seules armes.

Quand nous aurons payé nos fautes,
Ce n'sera ni nous ni les autres,
Plus de péché originel,
La vie pourra être enfin belle.

Nous irons droits vers ces jardins,
Qui sont par là-bas vers demain,
Surtout ne lâche pas ma main,
Voici notre route, c'est certain !

Quand nous aurons payé nos fautes,
Nous marcherons la tête haute,
Notre avenir vers l'horizon,
Celui que nous nous choisirons.

Stéphane ORSONI :

« Je parle de mon point de vue, pas celui des autres.

Je suis angoissé de naissance, je me reproche toujours quelque chose....

J'ai toujours quelque chose à me reprocher qui n'existe pas, je suis toujours comme si j'avais fait quelque chose d'anormal.

Alors quand j'aurai payé mes fautes, je pourrai marcher devant les autres en disant « c'est moi, c'est pas vous ! » en étant libre !

Pouvoir partir, pouvoir aller continuer sa vie là où on veut, là où on sera libre, là où plus personne ne viendra nous embêter avec leur moralité, les coutumes, leurs façons de vivre...

Que tu fasses ta propre vie en respectant celle des autres.

Pouvoir vivre libre au milieu des gens libres...ce qu'on n'a pratiquement plus aujourd'hui... »

J'ETAIS DE REPOS

6h du mat' déjà : faudrait p't'être se lever !
La nuit s'en va déjà, le café est mauvais.
Sauter dans la voiture qu'j'ai pas fini de payer,
Y a trop d'monde dans les rues,
Les issues sont bloquées.

J'aurais pas dû bosser, moi : j'étais de congé,
Mais Rémi s'est blessé, j'suis réquisitionné.
Sa machine a foiré, d'un coup s'est emballée,
Les deux mains arrachées, l'a pas fini d'pleurer.

**J'étais de repos les gars, j'étais de repos
J'étais de repos les gars, m'en d'mandez pas trop.**

J'me souviens y a longtemps, j'voulais bosser à c't usine,
Pour gagner de l'argent, et mon deux pièces-cuisine.
Marié plus deux enfants, le soir ma p'tite chopine.
Avoir un compte courant, m'occuper d'ma copine.

J'aurais dû faire truand, goûter de la rapine.
J'aurais l'air maintenant moins con dans mon usine.
A vouloir être honnête, j'ai eu que du malheur,
Y a pas eu d'jour de fête, le boulot c'est des pleurs.

**J'étais de repos les gars, j'étais de repos
J'étais de repos, les gars, m'en d'mandez pas trop !**

Je traverse la porte de mon enfer quotidien,
Que le diable m'emporte, je ne ressens plus rien.
Dans la chaleur opaque des vapeurs des machines,
Ici comme un impact on s'y brise l'échine.

Pourtant on m'avait dit quand j'étais à l'école :
L'travail, c'est l'paradis, tu verras c'qu'on rigole !
Faut croire qu'ils m'ont menti,
Ils m'ont pris pour un guignol,
Ça me pourrit la vie de revoir ces mariolles.

**J'étais de repos les gars, j'étais de repos
J'étais de repos les gars, m'en d'mandez pas trop !**

Encore un jour qui passe, un jour qui se finit,
Serrer dans mes godasses, les pieds endoloris.
J'pense à mon pote Rémi qui doit être allongé,
Pour lui c'est bien fini, l'aurait mieux fait d'crever !

Je vais rentrer chez moi à mon appartement,
La femme et les enfants, plus personne ne m'attend.
On ne fait pas sa vie avec un moins que rien,
En plus dormir dans son lit, on n'aime pas les clampins.

**J'étais de repos, les gars, j'étais de repos
J'étais de repos, les gars, m'en d'mandez pas trop.**

Stéphane ORSONI :

« Comme tout le monde, j'ai travaillé un peu à l'usine. Cette chanson, c'est suite à un accident d'usine. Ça fait partie de la vie de tous les jours. »

~ 7 ~

PLEURE PAS PETIT BOUT

Que fais-tu assise par terre
A regarder couler la rivière ?
Ce n'est pas vraiment une affaire,
Ta vie qui se transforme en enfer
Dans ta petite vie bien rangée,
Tu n'as pas voulu écouter
Dans la vie, ma petite ingénue,
Y a les forts et puis y a les vaincus.

**Pleure pas petit bout, tu en verras le bout,
De ce long chemin qui fait ton destin,
Derrière toi, tu ne laisses rien.**

Ils t'ont fait tomber,
Y a personne pour te ramasser,
Pour te relever, pour t'accompagner,
De l'autre côté.
Tu n'es pas trop jeune pour mourir,
Ta vie maintenant, c'est bien pire,
Il suffit de te retourner,
Tu n'as vraiment rien à regretter.
Tu sais, tu n'es pas la première
A servir de passe-barrière
A devoir rouler dans le lit
De l'ondée qui te purifie.

Partir pour partir,
Tu n'auras pas à te voir vieillir,
A te retourner pour les regarder
Ceux qui ont détruit ton passé.
Mourir pour mourir,
Tu n'as pas à te faire regretter,
A pardonner tes parents vexés,
Qui sur ta tombe ont craché.

Tu ne verras pas le procès,
A les voir se faire acquitter.
Les fils des gens bien nantis
Qui disposent de nos vies.
Tu ne verras pas leur fête
Qu'ils font pour fêter ta défaite.
Tu ne verras pas ses pleurs,
Ils t'ont remplacée par ta sœur.

**Pleure pas petit bout,
Toi qui reposes au fond d'un trou
Ils ont gagné, c'était décidé,
T'as pas la chance de ton côté.
Vive les assassins
Qui se sont vautrés dans ton destin.**

Et la Vierge pleure car ton malheur
Lui brûle les mains.

Stéphane ORSONI :

« Je l'ai écrite en 81. C'est un bouquin : la vie d'un gars qui a raconté cette histoire d'une jeune fille de 14 ans qui a été embauchée comme fille pour faire du ménage chez des fermiers très riches. Les gens l'ont violée. Elle s'est noyée dans une rivière. Eux ont été acquittés et ils ont embauché sa sœur. C'est pour ça que je dis dans la chanson : « ils t'ont remplacée par ta sœur ». »

C'EST PAS FACILE

C'est pas facile de se dire adieux,
Cela ressemble aux adieux d'amoureux,
Enfants nos jeux.
On a facile de la buée dans les yeux.
Mais on ne voudrait pas te rendre malheureux,
Mon pauvre vieux.
Ici la nuit s'achève,
Tu rentres dans nos rêves.

On s'est connu au fin fond d'une rue,
On avait bu, on s'était perdu,
Dans nos pensées.
On a marché, on a beaucoup parlé.
On s'est tout dit, on ne s'est rien caché,
Nos vérités.
Et si dans nos vies, il était déjà trop tard ?
On n'avait même plus le statut de clochards.

C'est pas pour rien que t'es mort mon camarade.
C'est pas pour rien qu'on te fait notre alcade,
Tu aurais pu pouvoir enfin tout dire aux gens
Toutes tes pensées, tous tes sentiments,
Qui t'ont fait passer de l'autre côté.

On n'était rien, y avait rien dans nos mains,
On n'était rien, même pas de lendemain,
Bien moins que des chiens.
On s'était dit : « Mais où vont donc nos vies ?!
Pas d'passé, pas d'avenir, c'est bien fini,
Sans pouvoir s'arrêter. »
De l'existence, y avait plus rien à faire.
On veut juste mourir et puis se taire.

C'est pas pour rien que t'es mort mon camarade.
C'est pas pour rien qu'on te fait notre alcade,
Tu aurais pu pouvoir enfin tout dire aux gens
Toutes tes pensées, tous tes sentiments,
Qui t'ont fait passer de l'autre côté.

Tu m'avais dit : y a pas très loin d'ici,
Une drôle de dame qui comprend les incompris,
Qui écoute leurs vies.
Je t'ai suivi vers ce mystère, cet abri,
Où tant d'enfants y échangent leur vie,
Où même on crie !
Irène, elle nous a dit :
« Bienvenue ici ! ».

C'est pas pour rien que t'es mort mon camarade.
C'est pas pour rien qu'on te fait notre alcade,
Tu aurais pu pouvoir enfin tout dire aux gens
Toutes tes pensées, tous tes sentiments,
Qui t'ont fait passer de l'autre côté.

Je t'ai trouvé un matin de janvier
Sur le trottoir, tu étais mort gelé,
Je dormais à tes côtés.
Alors, pour nous, les damnés de la terre,
Tout est fermé, même vos cimetières,
On est mort comme on est né !
Mais elle, elle nous avait dit :
« Bienvenue ici ! ».

C'est pas pour rien que t'es mort, mon camarade,
Sans lendemains, fini les embuscades !
On va pouvoir enfin reparler du passé,
Pouvoir affronter le malheur embusqué,
Et regarder nos frères qui sont tombés.

Aujourd'hui, cela a bien changé,
On ne meurt plus dans la clandestinité.
Ya des gens de bonne volonté.
Ya plus de cadavres sur le seuil
De vos églises,
On a même droit à un linceul
D'amis qui s'y recueillent.
Elle a, elle avait vraiment dit
Elle n'avait pas menti !

C'est pas pour rien qu't'es mort mon camarade
Sans lendemain, fini les embuscades
On va pouvoir enfin reparler du passé
Pouvoir affronter le malheur embusqué
Et regarder nos frères qui sont tombés.

Stéphane ORSONI :

« C'est une chanson sur les gens de la rue, sur un ami, Pascalou, qui est mort à la rue, comme beaucoup d'autres. »

Stéphane a chanté cette chanson sur le parvis de l'église St Benoît Labre de Lille, lors d'un mémorial du Collectif Mémoire Fraternité de Lille. Il nous livre son vécu douloureux et nous parle du premier combat de Magdala pour l'accompagnement des personnes enterrées à la Terre Commune.

L'HOMME ESCARGOT

Tu es l'homme escargot,
Tu as ta maison sur ton dos.
Et tu marches sans fin,
Tu crois que tel est ton destin.
Tu ne peux pas oublier
Tous tes amis envolés.
Sur les routes mal tracées,
Tu ne te vois pas arriver.

C'est une histoire sans fin,
Que tu te répétais pour rien.
Et tu te parles à toi-même,
Tu restes toujours le même.
Tes erreurs ne t'ont pas servi,
Tu les as renvoyées dans l'oubli.
Et tu te fais le chemin à l'envers,
Ta vérité est un véritable enfer.

Tu as cru tout donner,
Tu as cru tout trouver.
Les messages cachés,
Qui t'ont fait t'égarer,
Qui t'ont aveuglé.
Tu n'es pas un héros
Avec ta maison sur ton dos
Tu es comme ces chevaux,
Qui partent au galop,
Tu es l'homme escargot.

Tu peux encore t'en sortir,
Arrête un peu de voir le pire.
Ton avenir pour un empire,
Un devenir pour tes désirs.
Tu ne crois pas que tu en fais trop ?
Prends donc un peu de repos !
Tu finiras pas au cachot,
Si tu fais voir ton drapeau.

Allez, viens, on est copains,
Et on suit le même chemin.
Celui- là-même qui s'arrête,
Pour un très grand jour de fête
Moi je quitte le train en marche,
Si tu veux, tu suis ma trace,
C'est ici que je me pose,
Avant de faire une overdose.

C'est ici que je commence
Une vie de transparence
Pour pouvoir vivre mes envies,
Ne plus trahir mes amis.
Ne plus suivre ces critères,
Qui ont fait ce que je suis sur terre.
Je marche le nez au vent,
En regardant grandir mes enfants.

Tu as cru tout donner,
Tu as cru tout trouver.
Les messages cachés
Qui t'ont fait t'égarer,
Qui t'ont aveuglé.
Tu n'es pas un héros
Avec ta maison sur ton dos
Tu es comme ces chevaux
Qui partent au galop
Tu es l'homme escargot.

Stéphane ORSONI :

*« C'est quelqu'un qui fait la route.
Il a sa maison sur son dos, c'est-à-dire que dans son
sac, il a tout. »*

~ 10 ~

JE SUIS PARTI

Depuis le temps que je suis parti,
De cette ville pleine d'ennui,
Il en a fallu du chemin,
Pour oublier ton visage, tes mains.
Depuis le temps où l'on se voyait
Du jardin d'enfants au lycée,
Du trottoir d'en face à côté
Au milieu du jardin d'été.

J'en ai traversé du pays,
Frappé aux portes de l'infini.
J'ai vu les nuages ombrageux
Devant les portes des grands dieux,
Le visage noir du néant
Où nageaient les restes d'enfants,
Dans les mains sales des mendiants
Tomber la pièce trouée dedans.

Il en aura fallu du temps
Pour voir tomber ces mécréants.
Qui ne voulaient plus de parents
Pour y rejeter leurs enfants.
L'étage aux trente-deux fenêtres
Était caché sur ta planète.
Les escaliers n'y montaient plus,
Ils s'étaient tout à fait perdus.

Il a fallu longtemps marcher,
Traverser le pays des fées.
Elles voulaient bien me garder,
Je ne pouvais pas m'arrêter.
J'ai suivi l'aurore boréale,
De l'or accroché aux sandales.
A chanter comme les cigales,
Réinventer la sérénade.

Je voulais trop pouvoir t'aimer,
Je n'ai pas pu me décider.
Tu n'avais qu'à me regarder,
J'étais toujours ton invité.

Pourquoi tomber dans le remord,
Comme un cheval rongeant son mord.
Je ne voulais pas te faire de tort,
En m'embarquant dans le premier port.

Cet océan n'en finit plus,
Ces vagues qui reviennent en plus.
Me rappellent ce superflu,
Lui qui m'a fait quitter ta rue.

J'aimerais pouvoir tout arrêter,
J'aimerais pouvoir me retourner,
J'aimerais pouvoir recommencer,
Pouvoir me faire pardonner.

J'aimerais savoir ton espoir,
Attends-tu sur le quai de gare ?
Le rendez-vous de ton histoire,
Qui a commencé au bavoir.

Mais après tant d'années passées,
Tu as sûrement tout oublié.
Celui qui t'était destiné,
Qui t'a quittée, qui t'a laissée.

Voilà, je ferme ce cahier,
Puisque c'est moi qui t'ai quittée.
Les cigognes sont envolées,
Y a pas d'enfants à mes côtés.

Stéphane ORSONI :

« Je suis revenu ! On ne s'y attendait pas, je les ai bien niqué ce jour-là ! »

SOUVENEZ-VOUS DE NOUS

Alors est venu le silence, des confins de la maladie,
Est venue la désespérance, sachant que tout était fini.
Il revoit son enfance, il revoit ses amis.
Le temps de l'insouciance, du rêve et de l'oubli,
Sa vie et son histoire n'ont pas changé le monde,
Sur le bord du trottoir, il repense à sa blonde,
Il revoit son usine, le bistrot dans le soir,
Ses copains, ses copines, et un p'tit coup à boire.

Souvenez-vous de nous, souvenez-vous de nous.

Sa première voiture, sa dernière maison,
Ses milliers d'aventures, couché sur l'édredon,
Le magasin du coin qui lui faisait crédit,
Et tout ce grand tintouin, au soir du samedi,
La musique dans la rue, sortant par les fenêtres,
Les copains qui ont bu, qui d'amour sont en quête.
Et puis les jours de grève, le poing tendu bien haut,
Tu marches ou bien tu crèves vers ces enfants
d'salauds.

Souvenez-vous de nous, souvenez-vous de nous.

Les enfants sont venus pour occuper sa vie,
Lui et son ingénue, ils étaient bien ravis,
Mais ça grandit trop vite, et trop vite partis.
Maintenant ils s'évitent, ils ont construit leur vie.
Quand sa blonde est partie, sur la route des cieus,
Il a cru en mourir, ils n'étaient pas si vieux.
Les copains sont partis, aux 4 coins du monde,
Il est resté chez lui où la tristesse l'inonde.

Souvenez-vous de nous, souvenez-vous de nous.

Il a pas refait sa vie, il n'en a pas le goût,
Avec son chien Rocky, sa guitare, ses bajoues.
Il écrit des poèmes, il chante des chansons,
Pas pour qu'on les comprenne, mais juste pour le son.
Il aurait voulu partir, loin d'ici s'en aller,
C'est là son grand martyr, il n'a jamais osé.
Il s'est construit un monde, inventé un été,
Qui le suivent comme une ombre, comme son
blouson clouté.

Souvenez-vous de nous, souvenez-vous de nous.

Il referme sa porte, sur son identité,
Que le diable l'emporte, il n'a fait que passer !
Vous les dieux de là-haut, regardez ici-bas,
Prenez son lourd fardeau, il vous rejoint déjà.

Souvenez-vous de nous, souvenez-vous de nous.

Stéphane ORSONI :

« Cette chanson, elle est exactement ce que je suis aujourd'hui, sauf que dans la chanson, je suis dans le quartier de mon enfance et que je ne suis plus dans le quartier de mon enfance. »

~ 12 ~

NES POUR CAVALER

Il était une fois le jour où je suis né,
Sur mon berceau, je crois,
Les fées ne se sont pas penchées.

La guerre à Zanzibar, c'est pas mon problème,
Les petits vieux, les loubards,
Pour eux, j'ai la haine.

Vaut bien mieux vivre seul que perdu dans la forêt,
Roulé dans son linceul,
La partie est déjà jouée.

Nous, nous sommes nés pour cavalier, nous sommes nés pour nous éloigner
Etre près de vous, nous on s'en fout
A chacun son problème, le nôtre c'est pas vous.

Nous sommes nés pour cavalier, nous sommes nés pour nous éloigner,
Nous traverserons vos villes et vos quartiers,
Marchant d'un pas tranquille pour ne pas vous réveiller.

Il était un soir, il était une fois le début de notre histoire, le début de notre fois,
Nous ne sommes pas faits pour dormir dans vos abris,
Vous, vous dormez ici, alors, nous, en s'enfuit.

Nous ne sommes pas vous, nous ne sommes pas d'ici.
Vous vous n'êtes pas nous, vous n'êtes pas nos amis.
Quand se lève matin, on est déjà bien loin,
Sans se retourner, on ne fait que passer.

Nous sommes nés pour cavalier, nous sommes nés pour nous éloigner
Etre près de vous, nous on s'en fout
A chacun son problème, le nôtre c'est pas vous.

Nous sommes nés pour cavalier, nous sommes nés pour nous éloigner,
Nous traverserons vos villes et vos quartiers,
Marchant d'un pas tranquille pour ne pas vous réveiller.